

INTRODUCTION

Le bénévolat est un phénomène de société dont on ne peut nier l'importance, au moins statistique, quand on sait qu'il y a 14,2 millions de bénévoles en France en 2005 et que l'on peut estimer à 935 000 emplois en équivalent temps pleins le volume de travail bénévole dans les associations¹.

Le dictionnaire Le Robert définit le mot bénévole comme suit :

« Bénévole, adj. et n. , d'abord benivole, bégnivole (1282), est emprunté au latin *benevolus* » bienveillant, dévoué », littéralement « qui veut bien » de *bene* (bien) et *volo* (je veux).

L'histoire du mot est inséparable de ses doublets *bienveillant* et *bénévolent*, : comme ce dernier, *bénévole* a été progressivement évincé de l'usage courant par *bienveillant* (...)

L'adjectif a été réinterprété en « qui fait preuve de bon vouloir » (1866) et appliqué à une chose de manière désintéressée, sans rémunération, d'où un, une *bénévole*. Il est usuel dans ce sens et a produit le dérivé *bénévolat*. »

Et le mot *bénévolat* est défini de la sorte « *bénévolat*, n. m., a été créé tardivement (1954) avec le suffixe de mot désignant une profession pour exprimer l'idée de volontariat. Il s'est moins diffusé que *bénévole*, se limitant à l'usage administratif didactique. »²

Ces deux définitions montrent bien les questions qui se posent à propos du bénévolat. Pour le bénévolat, formé selon le suffixe désignant une profession, peut-on considérer cette activité comme un véritable travail, bien que non rémunéré ? Et l'importance du travail bénévole, avec son équivalent temps plein, va dans le sens de cette interrogation. Quelle est la différence entre bénévolat et volontariat, qui est un statut à mi-chemin entre bénévolat et travail salarié ? La définition du *bénévole* insiste sur le bon vouloir et la bienveillance, mais les motivations du *bénévole* sont-elles toutes aussi claires et altruistes ? Et le bénévolat, activité « désintéressée » selon le Robert, n'est-il pas un contre-exemple face à une marchandisation de la société, où le choix rationnel et utilitariste primerait sur les valeurs humanistes et de solidarité ?

On peut donc se demander pourquoi, à quelles motivations, conscientes et inconscientes, les gens qui ont un engagement bénévole répondent, quelle est la fonction psychique ou quelles sont les fonctions psychiques du bénévolat, et quels en sont les enjeux, qu'ils soient conscients ou inconscients ?

¹ Viviane Tchernonog. 2007, *Le paysage associatif français*, Paris, Dalloz, Lyon, Juris associations éditions, p. 106.

² Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française (1995).

HYPOTHESE

Le bénévolat pose avant tout la question du don. En d'autres termes, l'engagement bénévole est-il gratuit, de pur désintéressement et totalement altruiste, ou bien n'y a-t-il pas là des motivations plus complexes, et tout don, selon Mauss [1925](2007), n'implique-t-il pas une dette et des retours, quels qu'ils soient, sous forme de contre-dons ? Le bénévolat, d'origine religieuse et militante, ne tire-t-il pas aussi une de ces principales motivations d'un besoin de reconnaissance, d'une quête pour la reconnaissance, dont l'accomplissement pourrait être une des principales formes de retour et de contre-don qui serait offerte au bénévole ? Le bénévolat, reposant sur un idéal de solidarité et permettant au bénévole de faire reconnaître l'utilité sociale de son action, ne contribue-t-il pas à une meilleure estime sociale et estime de soi ? Ce bénévolat n'est-il pas porteur par là d'un nouveau projet de société, fondé sur des valeurs anti-utilitaristes et humanistes, qui oppose le don à un système reposant sur l'intérêt et des valeurs marchandes ?

Cependant, ce don qu'est le bénévolat ne provient-il pas, au fond, du désir caché d'éteindre une dette irrémédiable, d'un désir inconscient de réparation, dans les cadre des stades d'évolution de la personnalité étudiés par Mélanie Klein, de la phase schizo-paranoïde à la position dépressive, l'agressivité poussant à la culpabilité et celle-ci à la réparation ? Plus généralement, le bénévolat ne s'inscrit-il pas dans le cadre d'une problématique narcissique actuelle, l'engagement bénévole étant ressenti comme une recherche d'étayage dans le cadre d'une angoisse de perte d'objet ? Finalement, le sentiment de la dette pouvant pousser à un investissement sans limite, peut-on dire qu'on dire qu'à ce moment le bénévolat est révélateur d'un vécu de toute puissance du moi, le bénévole étant alors vécu comme un sauveteur ?

A. AUX SOURCES DU BENEVOLAT : ENTRE POLITIQUE ET RELIGION

L'engagement bénévole connaît une double source. Une source historiquement parlant, d'abord religieuse et chrétienne, avec le concept chrétien de charité, qui a inspiré beaucoup de réalisations depuis les origines du christianisme, notamment les institutions de charité fondées par Saint Vincent de Paul au XVII^{ème} siècle avec le concours de dames de la noblesse. Ensuite, un origine plus politique avec la figure du militant, qui depuis la Révolution française, signifie qui « lutte pour une cause notamment par conviction politique »³. Mais ces deux sources ne sont pas si différentes que cela, enfin de compte, car elles puisent toutes deux dans le registre du sacrifice, pour la religion (avec le sacrifice ultime du Fils de Dieu pour la rémission des péchés des hommes) et de l'héroïsme pour la politique. Ce qui apporte ici la nouveauté, c'est le cadre du bénévolat, en tout cas dans la France actuelle, c'est-à-dire le cadre associatif. Ce cadre, garanti par la loi 1901, fruit d'une longue lutte au XIX^{ème} siècle et « compromis entre l'individualisme et la reconnaissance des groupements »⁴, pose la question de la conception que la société a de l'action collective ainsi que de la place et du statut qu'elle accorde à ceux qui en sont membres. Et précisément, n'assiste-t-on pas comme l'écrit Martine Barthélémy⁵, a « un nouvel âge de la participation », qui met en œuvre de nouveaux modes d'engagement associatifs. Il serait intéressant donc intéressant de savoir si ces nouveaux modes répondent à de nouvelles motivations et si les anciennes figures du militant et du caritatif ne perdurent pas quelque peu à travers la figure du bénévole.

Avant de s'intéresser aux deux sources du bénévolat, politique et religieuse, on va d'abord définir ce que selon Marcel Mauss, il faut entendre par don et ce que cela implique pour la compréhension du bénévolat entendu comme don.

³ Le Robert, dictionnaire historique de la langue française, 1995.

⁴ Martine Barthélémy (2000), *Associations, un nouvel âge de la participation ?*, Paris, Presses de sciences Po, p.57

⁵ Martine Barthélémy, op. cit.

I. LE CIRCUIT DU DON : « DONNER, RECEVOIR ET RENDRE »

a) L'ESSAI SUR LE DON DE MARCEL MAUSS (1925)

Avec cet ouvrage, écrit en 1925, Marcel Mauss écrit une oeuvre fondamentale pour la sociologie et l'anthropologie du XXème siècle et de ce début du XXIème siècle. Après Mauss, on ne fera plus jamais de sociologie ni d'anthropologie comme avant. Dans cet ouvrage, le projet de Marcel Mauss, neveu de Durkheim, est, à travers l'étude du don, où plutôt à travers l'étude des « cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoirement faits et rendus »⁶ d'étudier « des faits sociaux totaux (...) [qui] mettent en branle (...) la totalité de la société et de ses institutions »⁷. Pour Marcel Mauss, comme l'écrit Mary Douglas, « la société n'est rien d'autre que le cycle complet du don »⁸ et, écrivant sur le don dans les sociétés archaïques ou primitives, il songe aussi à l'époque présente et veut donner à son ouvrage une ouverture sur la société contemporaine et une portée politique, comme le prouvent les chapitres intitulés « conclusions de morale », « conclusion de sociologie économique et d'économie politique » de sa conclusion générale. Ce socialiste militant, admirateur de Jaurès, « s'insère ici dans une tradition fondamentalement hostile à la pensée libérale anglaise »⁹ et à l'utilitarisme et termine son essai en appelant à la solidarité et à la redistribution des richesses.

Aussi bien, comme l'écrit Mary Douglas, « la théorie du don est une réflexion sur la solidarité humaine »¹⁰. Pour cet auteur, « il n'y a pas de don gratuit », et « c'est la notion même de don gratuit qui procède d'un malentendu. Il n'y aurait jamais eu un seul don au monde si on prenait à la lettre cette condition de gratuité. Le don prétendument désintéressé est une fiction (...). En récusant toute possibilité de réciprocité, on sort le fait de donner de son contexte social et on le prive de toute signification relationnelle. On souhaite au fond que le don libère de toute obligation et en particulier d'éventuelles exigences de la personne obligée. Mais (...) à voir les effets pervers induits par l'affectation de générosité désintéressée, il eût mieux valu que le don gratuit n'eût jamais existé. Et Marcel Mauss avance au contraire qu'il serait parfaitement contradictoire de penser le don en ignorant qu'il implique un devoir de solidarité (...). Un don qui ne contribue en rien à créer de la solidarité est une contradiction dans les termes. »¹¹

⁶ Marcel Mauss, [1925], 2007, *Essai sur le don*, Presses universitaires de France, Paris, p.65.

⁷ Ibid., p.241.

⁸ Mary Douglas, 1999, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte/Mauss, p.167.

⁹ Ibid., p.170.

¹⁰ Ibid.169.

¹¹ Ibid., p. 165-166.

On voit donc que selon Marcel Mauss, il y a dans le don une forme du lien social et une question intéressant l'ensemble de la société, car le don peut faire figure de paradigme d'un autre genre de société, face à l'économie de marché et aux paradigmes dominants et rivaux de l'individualisme et du holisme méthodologiques, comme le pensent et l'écrivent les auteurs du M.A.U.S.S. (mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales), au premier rang desquels Alain Caillé¹². Par conséquent, s'intéresser au bénévolat en posant la question du don, c'est aussi s'interroger sur l'ensemble de la société, en voyant comment le bénévolat peut promouvoir ou subir les influences de différents modèles de société.

La question que se pose Marcel Mauss au début de son ouvrage est la suivante : « Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui, dans les sociétés de type arriéré ou archaïque, fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donateur la rend ? »¹³. Marcel Mauss s'intéresse donc aux sociétés non marchandes, en démontrant que ces sociétés ne sont pas privées de systèmes d'échanges complexes et sophistiqués et que « c'est le concept d'économie du don qui désigne le mieux la différence avec l'économie de marché : c'est le seul qui réfère à des systèmes de relations à la fois symboliques, interpersonnelles et économiques »¹⁴. A travers notamment les exemples du « potlatch » et de la « kula », Mauss démontre que le circuit du don répond à « trois obligations : donner, recevoir, rendre »¹⁵, qu'il s'agisse d'un « système agonistique au cours duquel se construit la hiérarchie » comme le potlatch ou bien « d'une forme pacifiée et réglée d'échange cérémoniel »¹⁶, fondement de l'alliance politique dans le cas de la kula, comme l'écrit Florence Weber dans son introduction à l'*Essai*. « Ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement, échangent, contractent (...). Nous avons projeté d'appeler tout ceci le système des prestations totales »¹⁷. C'est pour cela que Mauss qualifie le don de fait social total, car cela concerne des institutions et des personnes morales ; c'est la place que l'on occupe dans la hiérarchie sociale ou bien son honneur et son crédit qui est en jeu, jamais l'intérêt individuel et mercantile. D'ailleurs Mauss oppose la notion de « don et désintéressement [à] la notion d'intérêt, de recherche individuelle de l'utile (...). Entre l'économie relativement amorphe et désintéressée, à l'intérieur des sous-groupes, qui règle la vie des clans australiens ou américains du Nord (...) d'une part ; et l'économie individuelle et du pur intérêt que nos sociétés ont connu au moins en partie (...) d'autre part ; entre ces deux types, dis-je, s'est étagée toute une immense série d'institutions et d'événements économiques, et cette série n'est pas gouvernée par le rationalisme économique dont on fait si volontiers la théorie »¹⁸. Plus loin, il ajoute : « On peut presque dater - après Mandeville (*Fable des Abeilles*) - le triomphe de la notion d'intérêt individuel (...). Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme un « animal économique » (...). *L'homo oeconomicus* n'est pas derrière nous, il est devant nous (...). L'homme a très longtemps été autre chose ; et il n'y a pas longtemps qu'il est une machine, compliquée d'une machine à calculer.

D'ailleurs, nous sommes encore heureusement encore éloignés de ce constant et glacial calcul utilitaire. »¹⁹

¹² Notamment dans *Anthropologie du don*, 2007, Paris, La Découverte/ Mauss.

¹³ Marcel Mauss, op. cit., p.66-67.

¹⁴ Mary Douglas, op. cit., p.175.

¹⁵ Marcel Mauss, op. cit., p.147.

¹⁶ Ibid, p.20.

¹⁷ Ibid., p.70-71.

¹⁸ Ibid., p.236-237.

¹⁹ Ibid., p. 237-238.

Ainsi, si l'on applique cette théorie du don et contre-don au bénévolat, le don bénévole ne saurait en aucun cas être gratuit, il appelle et nécessite toujours un retour, sous quelque forme qu'il soit, pour durer et perdurer. Il est nécessaire que le bénévole trouve un intérêt et une forme de reconnaissance de son don pour qu'il puisse continuer à effectuer ce travail non rémunéré, mais qui a souvent toutes les allures d'un véritable travail salarié. La nécessité de la reconnaissance et du rendu est au cœur de l'engagement bénévole.

Cela entre donc en contradiction avec l'idée du don gratuit et l'idéal du sacrifice que l'on trouve dans la spiritualité chrétienne et que l'on retrouve aussi un peu dans l'idéal du militant, totalement voué à sa cause, oubliant son identité personnelle pour se fondre dans un idéal du moi partagé avec les autres membres. Et le bénévole aura d'ailleurs parfois tendance à se laisser gagner par cet esprit de sacrifice, en se laissant totalement envahir, en terme de disponibilité de temps comme de disponibilité d'esprit, par son activité bénévole. Nous allons donc maintenant étudier le don charitable, voir s'il peut exister un don gratuit et totalement désintéressé, avant d'étudier la figure du militant telle qu'elle a été longtemps traditionnelle, celui qui lutte héroïquement pour une cause.

II. LE DON ET L'ESPRIT DE CHARITE : EXISTE-T-IL UN DON GRATUIT ?

a) LES ORIGINES RELIGIEUSES DU BENEVOLAT

Le bénévolat a des origines religieuses, inspiré par l'esprit de charité qui depuis l'origine accompagne le christianisme. La charité, « amour de Dieu et du prochain » selon le petit Larousse 1998, est d'ailleurs une des vertus théologiques avec la foi et l'espérance, c'est à dire « qui ont Dieu pour objet et sont les plus nécessaires au salut » selon le Littré. A ce titre, la charité peut être un motif puissant pour donner sans rien espérer en retour et faire un don bénévole. On voit ce concept de don gratuit dès les origines du christianisme, notamment dans l'*Évangile selon Saint Luc* : « Mais aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. Alors votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car Il est bon, Lui, pour les ingrats et les méchants. »²⁰

Un des jalons importants dans cette question du don gratuit inspiré par la charité se rapporte aux œuvres charitables fondées par saint Vincent de Paul au XVII^{ème} siècle. Saint Vincent donne avec ces institutions un véritable cadre à l'activité charitable, qui s'insère véritablement dans une vie chrétienne dans le siècle, suivant en cela l'exemple initié par François de Sales dans son *Introduction à la vie dévote* (1609). Saint Vincent de Paul parvint à convaincre des

17 *L'évangile selon Saint Luc*, Luc, VI, 35, in *Le nouveau Testament*, traduction œcuménique de la Bible (TOB) Paris, Le livre de poche, p.102.

femmes de la société du XVII^{ème} siècle de donner de leur temps aux pauvres et aux exclus de la société que sont ceux les mendiants, les malades, les fous, les enfants trouvés dans le cadre de ces institutions de charité, auxquelles collaborent autant des femmes de la noblesse que des villageoises.

François de Sales, en effet, évêque résidant dans la région d'Annecy depuis 1602, et s'inscrivant dans le courant de l'humanisme dévot, développe l'idée, dans son œuvre maîtresse *Introduction à la vie dévote*, qu'il est parfaitement possible de mener une vie dévote, c'est-à-dire inspirée par les préceptes de la religion catholique, en restant dans le siècle et menant ses activités habituelles. Point n'est besoin d'un clôture et de vœux monastiques pour se conformer aux préceptes de la vie religieuse : « C'est une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philotée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut être exercée en ces vocations là ; mais outre ces trois sortes de dévotions, il en a plusieurs autres, propres à perfectionner ceux qui vivent les états séculiers (...). [La dévotion] non seulement ne gêne aucune sorte de vocations ni d'affaires, mais au contraire elle les orne et les embellit. »²¹

Et François de Sales, joignant la parole aux actes, fonde notamment La Visitation avec Jeanne de Chantal en 1610, qui « fut d'abord un institut à vœux simples sans clôture, où à la vie contemplative s'ajoutait la visite et le soin des malades à domicile ». Mais, contraint par l'archevêque de Lyon, François de Sales dut ériger la Visitation en ordre et, « dès lors, les visitandines se vouèrent à la contemplation et à l'enseignement, mais renoncèrent aux visites des malades ».²²

Saint Vincent de Paul, quant à lui, continue la voie tracée par François de Sales et commence à fonder « à Châtillon en 1617 (...) ses « charités », groupe d'hommes et de femmes qui se consacrent à l'assistance aux malades. (...) La « charité » est donc une structure ouverte : certaines s'occupent des épidémies (...) d'autres se consacrent à d'autres sinistres, la famine ou la guerre (...). Ce sont des groupes souples, des SOS, des secours d'urgence (...).

Les charités se multiplient, il fallait veiller sur elles, les coordonner dans le même esprit. »²³ C'est ainsi que saint Vincent de Paul demande à une jeune veuve, issue d'une illustre famille, qu'il connaît depuis quatre ans, Louise de Marillac, d'aller visiter un certain nombre de charités en 1629. « Elle réunit les femmes, examine avec elles les problèmes qui se posent, enseigne à soigner les malades, apprend la bonne administration ; avec l'autorisation des curés, elle réunit les jeunes filles de la paroisse, leur fait un peu de catéchisme. Tout cela avec des moyens physiques limités, elle était fragile et nerveuse, et des moyens financiers plus médiocres encore. (...) »²⁴

Louise de Marillac et saint Vincent constatent alors ensemble qu'on ne peut pas demander aux grandes dames ou bourgeoises « d'apprendre aux autres ou de réaliser chez les autres les travaux quotidiens qu'elles (...) laissaient [chez elles] au soin des servantes. Vincent se tourne alors, justement, vers les servantes et vers les filles des champs qui sont habituées dès l'enfance à œuvrer dans la maison aux plus humbles tâches. »²⁵ Saint Vincent ne veut pas d'un couvent, de « fondations (...) contemplatives et hors du siècle où se retrouvent entre elles des filles de bonne société et de bonne compagnie. Il souhaite que ces filles de charité soient dans le monde. (...) [Elles] seront des religieuses sans uniformes, sans voile, sans vœux

²¹ François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, cité dans *Histoire de la France religieuse*, t. 2, XIV-XVIII^{ème} siècle, sous la dir. De Jacques Le Goff et René Rémond, 1988, Seuil, Paris, p. 354-355.

²² Jacques Le Goff et René Rémond, op.cit., p.412

²³ Jean -François Six, 1980, *Saint Vincent de Paul*, Paris, Ed. du Centurion, p.31.

²⁴ Jean-François Six, op. cit., p. 32.

²⁵ Ibid., p. 32.

solennels ; il disait d'elles (...) : « Elles auront pour monastère les maisons des malades et celles où reste la supérieure. Pour cellule une chambre de louage. Pour chapelle l'église paroissiale. Pour cloître les rues des villes. Pour clôture l'obéissance. Pour grille la crainte de Dieu. Pour voile la sainte modestie. Pour profession la confiance continuelle dans la providence, l'offrande de tout ce qu'elles sont. »²⁶

Pour être Filles de la Charité, comme le dit saint Vincent, « il faut aimer cette sainte vertu d'humilité, qui fait qu'on se met guère en peine si l'on est méprisé, et porte même à aimer le mépris. (...) Et ne point regarder ce que l'on donne, encore moins si c'est bien apprêté, mais seulement manger pour vivre. »²⁷ Ainsi les « sœurs grises » commencent de se répandre dans tout le royaume « où Louise et Vincent les éduquent pour répondre à toutes les détresses : les enfants, les vieillards, les fous, les forçats, les pauvres. »²⁸

Saint Vincent de Paul dans son œuvre pourra aussi compter sur quelques femmes de la noblesse, comme Louise de Marillac et la duchesse de l'Aiguillon, nièce de Richelieu,²⁹ qui donneront de leur temps et de leur argent, et feront bénéficier son entreprise de leur réseau de relations.

On voit donc ici bien l'esprit charitable qui porte à faire le don de son temps aux autres, sans espoir d'être payé en retour, puisque cet état de filles de la Charité porte même comme l'écrit Saint Vincent « à aimer le mépris ». On voit donc combien la charité est indispensable à un vrai chrétien et combien ce don qu'est la charité est et se pense gratuit.

« Le don de Dieu (...) est don de vie pour tous. Seul Dieu donne de manière absolue (lui seul parle et crée, donne, aime et juge), aussi l'homme ne peut-il affirmer un don premier ou être à l'origine d'un mouvement de donation. Reconnaisant la figure du Créateur et du Père, l'homme dit une dette originaire pour laquelle aucun don humain ne pourra être assez grand.

(...) La reconnaissance de cette de vie est libératrice. L'homme est invité à agir dans la générosité et la gratuité. (...) Le Sermon sur la montagne, modèle de méditation chrétienne sur le don, fait du chrétien un passeur sans attentes : « Faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour ». Le christianisme rompt ainsi avec la loi du talion et ouvre une voie alternative : « Le don chrétien déploie une dialectique profonde entre l'amour (*agapè*) et la justice. L'*agapè* désigne la capacité de l'homme à faire un don généreux, sans prix (sans valeur marchande et d'un prix inestimable) et sans attente de retour. Mais l'*agapè* n'est pas ce que l'homme accomplit de lui-même, mais bien ce que Dieu effectue en lui.

L'homme qui donne affirme : « Je donne et je sais que ce don ne vient pas de moi, que sa source est ailleurs. Je renonce à savoir quand, comment et où ce don me sera rendu. » (...)

Dans cette perspective, Paul Ricoeur a montré que le don chrétien ouvrait à une véritable reconnaissance de l'autre dans le « mutuel ». Le mutuel symbolisant l'ouverture incessante à l'autre, dans un don systématiquement premier, « inaugural ».

Cette ouverture inaugurale de la relation à l'autre fait disparaître la nécessité du contre-don. Le contre-don se transforme en un nouveau don inaugural qui ouvre à son tour une relation nouvelle et la perspective d'un troisième don inaugural et cela de manière infinie. »³⁰

Ce que font la duchesse de l'Aiguillon et surtout Louise de Marillac s'apparente à un véritable bénévolat. Louise de Marillac consacre les loisirs et l'argent que lui confère sa position de

²⁶ Jean – François Six., op.cit., p. 32-33.

²⁷ Ibid., p.33.

²⁸ Ibid.p.34.

²⁹ Jean – Marie Mayeur, et alii., 1997, *Histoire du christianisme*, t. 9, *l'âge de raison, 1620-1750*, Paris, Desclée de Brouwer, p.306.

³⁰ Pascal Dreyer, 2006, *Etre bénévole aujourd'hui*, Paris, Marabout, p. 38-39.

dame de la noblesse à s'occuper d'autrui, en dépit, écrit Jean François Six, d'une santé physique et financière qui n'est pas des meilleures. Il s'agit vraiment d'une activité prenante, et pour laquelle elle n'a pas de rétribution. Les villageoises que prend saint Vincent dans ses Filles de la Charité pratiquent aussi le don gratuit, dans la mesure où elles prennent en charge la détresse sans attendre *a priori* de retour. Et tout cet esprit religieux incarné dans la charité va peser longtemps et pèse toujours sur toute activité *a priori* désintéressée et tournée vers les autres.

III. L'ESPRIT MILITANT : LUTTER HEROIQUEMENT POUR UNE CAUSE

L'esprit militant typique, tel qu'il a existé jusqu'à ces dernières années, n'est pas si loin de la l'esprit charitable qu'il veut bien le dire. Par ses origines étymologiques, le mot militant a à voir à la fois avec l'esprit militaire et l'esprit religieux. En effet, selon le Robert le mot militer (1234) vient de « militare, être soldat, faire son service, militaire. Militer, emprunté au sens de « faire la guerre », très proche du latin, a pris par extension au XVII^{ème} siècle la valeur abstraite de « témoigner en faveur de quelque chose » (...). Le sens plus courant de « lutter pour une cause, notamment pour une conviction politique » s'est dégagé sous la Révolution (...). Son participe présent militant, militante a été adjectivé (1370) au sens propre de « qui combat, qui lutte » dans un contexte religieux. Au XV^{ème} siècle apparaît l'expression « Eglise militante », ensemble de fidèles qui luttent pendant leur vie terrestre. C'est seulement au XIX^{ème} siècle que le mot a pris la valeur de « qui a une attitude combative pour faire triompher une cause » (1832) et qu'il a été substantivé, d'abord au masculin (...). Par la suite, adjectif et nom ont pris leur sens aujourd'hui le plus courant en rapport avec les partis politiques et les syndicats (d'où militant de base vers 1950 etc...) »³¹.

On voit donc que dès les origines du mot, la notion de lutter comme pour un devoir sacré ou par conviction politique ou religieuse est présente. La notion de sacrifice et d'héroïsme n'est également pas loin, avec la référence militaire. Et on verra comment cette double origine, politique et religieuse, aura des influences sur le statut et les motivations du bénévole à s'engager et à rester. Car la question de la permanence de l'engagement bénévole se pose, celui-ci n'étant lié par rien d'autre qu'un contrat moral avec l'association dont il fait partie, et une bénévole n'est pas forcément un militant, d'autant que les formes du militantisme ont évolué depuis ces dernières années. Comme le dit Jacques Ion, « le militant est celui qui risque sa vie en soldat dévoué à la cause. Formé à l'intérieur du groupement et lui devant tout, promu grâce à lui, il fait don de sa personne, pouvant même sacrifier sa vie privée, négligeant le présent pour mieux assurer l'avenir. Car la longue durée est son horizon (...) L'engagement ne peut donc être ponctuel, même s'il doit être revivifié souvent. IL ne peut non plus être partiel. L'individu est tout entier requis mais simultanément la personne privée n'apparaît que rarement, puis qu'aussi bien il n'exprime l'identité collective qu'en taisant ses caractéristiques

³¹ Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, 1995.

personnelles. (...) Tout un chacun a à l'esprit ces figures héroïques dont la grandeur dans l'espace du groupement confine à la pathologie dès que cet espace se dissout, tant l'assimilation à la cause vaut identité personnelle. »³²

Ainsi, qu'il s'agisse de l'esprit de charité ou l'esprit du militant, c'est la même notion de sacrifice qui les guide et qui influence l'esprit bénévole. Mais précisément n'assiste-t-on pas selon Jacques Ion à une certaine « fin des militants »³³, avec une transformation de l'engagement « permanent et héroïque »³⁴ en un engagement plus « distancié », qui a « une durée limitée, sur des objectifs restreints, contractuels en droit comme en fait » et marqué surtout » par l'émergence de l'acteur individuel concret. L'association ne suppose plus que soit laissée aux portes du groupement l'identité individuelle ; elle n'implique pas non plus la fusion en son sein dans une identité abstraite définie par les seules catégories de l'action publique considérée. (...) Le mot n'existe pas pour désigner la figure d'engagement qui se dessine avec ce modèle. (...) La connotation cléricale et militaire de la notion de militant convient d'ailleurs assez peu pour qualifier cette figure. «³⁵ » » A l'engagement symbolisé par le timbre renouvelable et collé sur la carte, succéderait l'engagement symbolisé par le post-it : mise de soi à disposition, résiliable à tout moment. »³⁶

Reste à savoir si cela peut s'appliquer au bénévole d'aujourd'hui et en particulier aux bénévoles de l'association que mon étude a pris pour cadre.

³² Jacques Ion (1997), *La fin des militants*, Paris, Ed. de l'Atelier, p.

³³ Jacques Ion, op. cit.

³⁴ Jacques Ion, ibid, p.

³⁵ Jacques Ion, ibid, p.

³⁶ Jacques Ion, ibid., p.

B. LE BENEVOLAT, UNE QUETE POUR LA RECONNAISSANCE ?

Est-ce que fondamentalement, l'engagement bénévole, qu'il soit « traditionnel » ou « distancié », ne serait-il pas fondamentalement une quête pour la reconnaissance ? En effet, comme l'a écrit le philosophe allemand Axel Honneth³⁷, la « lutte pour la reconnaissance » est au cœur des conflits sociaux et comme le pense Alain Caillé, la « quête de reconnaissance »³⁸ n'est-elle pas un « nouveau phénomène social total » à la lumière duquel beaucoup de phénomènes sociaux peuvent être expliqués et compris. Ce qui est important pour le bénévole, et particulièrement pour le bénévole engagé dans une association de défense des droits, comme c'est le cas pour Contact –Lyon, n'est-ce pas la reconnaissance de l'égalité des droits (qui apporte le respect de soi) et la reconnaissance de son utilité sociale et de sa contribution à la société, dans le cadre de la solidarité (qui apporte l'estime de soi). L'émergence de nouveaux publics³⁹, les sans papiers, les chômeurs, les associations de défense des malades ou des handicapés notamment, en lutte pour leur reconnaissance n'est-ce pas ce la le nouveau visage du militantisme et donc aussi un peu de l'engagement bénévole ? N'y a-t-il pas un effacement progressif des frontières, dans les associations de défense des droits, des frontières entre militantisme et bénévolat, le premier devenant moins permanent et moins héroïque, le second acquérant plus de professionnalisme et perdant un peu son caractère d'amateurisme ?

On voit donc voir si ces nouvelles motivations et ce nouveau cadre du bénévolat existent à l'association Contact-Lyon, en étudiant d'abord les origines de l'association et si les modèles traditionnels du bénévolat, caritatif et du militantisme politique, influencent toujours les bénévoles d'aujourd'hui, avant d'aborder la question de la quête de reconnaissance.

³⁷ Axel Honneth, 2000, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.

³⁸ Alain Caillé, dir., 2007, *La quête de reconnaissance, nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte/Mauss,

³⁹ Jacques Ion et alii., 2005, *Militer aujourd'hui*, Paris, Autrement

I. L'ASSOCIATION CONTACT-LYON, UNE ASSOCIATION FAMILIALE D'ECOUTE ET D'ACCUEIL

a) LES ORIGINES DE L'ASSOCIATION

Contact –Lyon, dont la dénomination officielle est « dialogue entre les parents, les gais et lesbiennes, leurs familles et amis » est une association loi 1901 née le 9 décembre 1998 à Lyon. Elle fait partie d'un réseau d'une quinzaine d'associations Contact réparties sur tout le territoire français. L'origine du réseau Contact vient de l'association Contact- Paris, créée le 14 juillet 1993. Sa création est venue de la circonstance suivante : le président de l'association M.A.G (mouvement d'affirmation gai), association parisienne, constatant les difficultés des jeunes de son association à dire leur homosexualité à leurs parents ou à leurs proches, rencontre au début des années 1990 aux Etats- Unis Madame Paulette Goodman, alors présidente de la fédération P. FLAG (Parents, families and friends of lesbians and gays), qui anime des groupes de paroles sur le thème de l'homosexualité pour les homosexuels, leurs familles et leurs proches. Cette rencontre incite le président à mettre en place, au sein de son association des groupes de paroles sur ce thème.

C'est à partir de là qu'avec le soutien de quelques parents et amis est née l'association Contact à Paris, avec la mise en place de permanences téléphoniques et de rencontre entre parents et jeunes homosexuels. Puis l'association s'est développée, débordant le milieu associatif homosexuel, et est devenue une véritable association familiale touchant un plus large public. Elle est devenue reconnue par les pouvoirs publics avec des subventions, permettant d'avoir un local et des brochures d'informations et de financer des formations à l'écoute pour les bénévoles parisiens et des autres associations régionales.

b) UNE ASSOCIATION FAMILIALE D'ECOUTE ET D'ACCUEIL QUI MILITE POUR LA DEFENSE DES DROITS

C'est la spécificité de Contact que d'être une association qui se revendique familiale et non à proprement parler de militantisme gai. Elle est avant tout une association d'écoute et d'accueil. La volonté et les buts de l'association sont clairement de permettre de vivre l'homosexualité dans la famille le mieux possible pour le jeune ou mois jeune concerné et ses proches, famille ou amis. Elle est là pour faciliter le dialogue, permettre ou encourager une meilleure écoute et un meilleur dialogue, aider le jeune, s'il le souhaite, à annoncer son homosexualité à sa famille et à permettre à celle –ci de vivre cette annonce dans la meilleure ambiance possible. L'association met beaucoup l'accent sur l'écoute et la compréhension sans jugement du jeune et de sa famille et a mise en place des formations à l'écoute, assurés par

des professionnels de la formation, qui anime d'autres formations de ce genre pour les entreprises ou le secteur public.

C'est une association qui lutte donc contre les discriminations, en particulier contre l'homophobie, mais aussi contre le suicide (un jeune homosexuel a beaucoup plus de risques de mettre fin à ses jours qu'un jeune qui ne l'est pas⁴⁰) et aussi contre le sida (même si cette lutte n'est pas sa priorité, les homosexuels étant un des publics touchés par le fléau, l'association ne peut pas ne pas s'en occuper). Ses projets sont l'éducation du public et de la société pour faire reculer l'homophobie et le mépris et le rejet dont ils sont victimes, notamment par la mise en place d'intervention en milieu scolaire. L'association a reçu l'agrément de l'Education Nationale pour intervenir dans les établissements scolaires et la Fondation de France a versé une subvention à Contact-Lyon qui a permis le financement d'une formation sur un an sur l'intervention en milieu scolaire assurée par un psychologue ainsi que l'édition d'un dvd sur le sujet, destiné à être le support d'une intervention.

41

II. UNE ASSOCIATION QUI PROMeut LA « MILITANCE SOCIALE »

Commentaire [II1]:

a) CARITATIF VERSUS MILITANCE ?

Contact-Lyon correspond assez bien à ce que Paul Fustier appelle la « militance sociale »⁴² Fustier distingue deux types d'associations, fondées soit sur le modèle de la militance, avec l'appel à la similitude (toi et moi nous sommes semblables), soit sur le modèle du caritatif, avec l'appel à la différence (nous sommes autres). Dans le premier cas, il y a un échange vertical par le don, le donataire devenant donateur à son tour (A donne à B qui donne à C), ce que Fustier appelle le passage des générations, et dans l'autre cas, il y a un échange horizontal (A donne à B qui donne à A).

La militance sociale se construit, dit Fustier, par dérivation d'avec la militance politique, avec l'appel à la similitude, mais le passage de générations pourra être occulté ou pas selon le cas. Ce modèle semble s'opposer au caritatif où on voit « l'échange horizontal : le praticien social en position caritative A donne à B en position de donataire, mais B lui rend des contre-dons (souvent narcissiques) (...) On sait que A y est sensible et reconnaît qu'il reçoit des contre-dons. On remarque en effet que les bénévoles émettent constamment (...) un même type de réflexions pour qualifier l'échange qu'ils établissent avec les personnes aidées : » Ils nous apportent beaucoup « , » ce sont eux qui nous donnent », « ils nous enrichissent personnellement » (...)»⁴³.

40

⁴² Paul Fustier, 2000, *Le lien d'accompagnement, entre don et contrat salarial*, Paris, Dunod, p. 147 à 162.

⁴³ Paul Fustier, op. cit., p. 155.

Mais en fait, comme l'écrit Paul Fustier, « il faut considérer ces deux modalités comme théoriques et bien prendre en compte que la plupart des institutions réelles qui se réclament de la militance ou du bénévolat caritatif tiennent de l'une ou de l'autre, plutôt de l'une ou plutôt de l'autre, et cela selon le point de vue sélectionné par l'observateur »⁴⁴.

C'est bien ce que l'on observe à Contact-Lyon, où s'il l'on observe un appel à similitude et un échange horizontal par le don, qui est un des moyens prioritaires de recrutement des bénévoles, on voit aussi une force du caritatif et de l'échange horizontal, le bénévolat ne perdurant que par ce qu'il y a aussi des contre-dons, de nature, comme le dit Fustier, souvent narcissiques.

b) PUISSANCE DU POLITIQUE, FORCE DU RELIGIEUX

1) Une empreinte religieuse indéniable

On observe déjà dans le profil et la biographie de la plupart des militants une empreinte indéniable. Un ancien prêtre, un ancien séminariste, trois personnes très marquées par leur foi et leur engagement dans la religion catholique (dont une bénévole ayant beaucoup fait de bénévolat caritatif à proprement parler dans des organismes de secours social d'obédience catholique) se situent très clairement dans l'orbite de la religion.

Le bénévolat à Contact Lyon est très marqué par l'aspect caritatif de don de soi illimité, comme on le voit avec J., trésorier de l'association : J : « J'ai décidé que j'étais à fond dans ce qu'on faisait pour cette année 2008, donc c'est clair que ma vie personnelle passe au second plan (...). Là, je sais que en ce début d'année, j'y ai sacrifié plusieurs dimanches et que plusieurs fois dans la semaine, on est resté pour bosser au dernier métro à 00H15. Le lendemain quand tu te lèves pour aller au travail, tu es fatigué. ». Mais c'est encore plus manifeste avec C., qui est bénévole à Contact mais l'a aussi été dans beaucoup d'autres associations, comme la Péniche, structure d'accueil pour sans-abri, Terre des hommes, Chrétiens et sida ou l'ALS notamment.

: « On est obligé de se limiter, hein, par ce qu'il y a eu un temps, y a trois ou quatre ans en arrière, où je faisais un plein temps, samedi et dimanche compris, je venais sept jours sur sept toutes les après-midi et même cinq jours du matin au soir... »

L'échange horizontal par le don n'est absent non plus, comme on le voit avec C.

: « J'apporte quelque chose (...) mais j'estime que c'est 50/50, je donne mais je reçois beaucoup. »

2) Des convictions militantes

Mais la spécificité de Contact réside quand même dans cette conviction militante, même si elle ne se dit pas dans ces termes, de faire reculer l'homophobie et de permettre une meilleure acceptation des homosexuels dans la société par le dialogue et la concertation avant tout. L'esprit de tous les bénévoles de Contact est de faire reculer les discriminations, d'où qu'elles viennent et qui que soit qu'elles touchent. .

⁴⁴ Paul Fustier, op. cit., p. 157.

Ainsi, C., par la diversité de ses engagements montrent bien qu'elle se préoccupe de ceux qui sont stigmatisés et veut œuvrer pour leur reconnaissance comme êtres humains et citoyens ordinaires. Elle s'est occupée de Terre des hommes, à destination du Tiers-Monde, d'alphabétisation de travailleurs immigrés, ensuite a été bénévole pendant douze ans à l'Als, association de lutte contre le sida ou elle s'occupait de malades du sida, puis est devenue bénévole à La Péniche, depuis neuf ans, structure d'accueil pour les gens de la rue. Elle est également bénévole à Nova, association de bien être et de détente pour séropositifs à l'origine, mais qui c'est ouverte depuis à d'autres pathologies. Elle est à Contact depuis plus de trois ans et comme elle le dit elle-même « tout cela me fait un petit programme super sympa, en voyant des populations très très différentes, très attachantes... »

C. ne se reconnaît pas dans la définition du militant : « Est-ce que je suis militante ? Ah ben peut être pas tellement (...). Je me vois pas défiler dans la rue le poing en avant, pas du tout. C'est pas mon truc. Mais y en faut, y en faut hein. Même si y exagèrent un peu, y a plein de choses qu'ont été obtenues depuis 50 ans (...) Les militants, je pense que c'est un peu plus engagés, plus agressifs, je dis un peu plus agressifs mais gentiment, pas agressifs, plus violents quand même les militants. « Elle préfère « une certaine retenue » comme elle dit et pense que dans les associations « il faut des gens de fond qui sont peut être plus calmes » que les militants qu'elle envisage. Elle n'aime pas la Marche des fiertés ou Gay Pride : « La gay pride, je suis pas tellement pour ... enfin pour certains, ceux qui dansent à moitié nus sur des chars, ça peut provoquer et je sais pas si ça dessert plus que de servir la cause. »

Cependant ces convictions sont bien celles d'une militante : « Je suis prête à défendre [les homosexuels] dans une association, une réunion, ok, mais défiler, je trouve que ça peut être mal pris ». et son engagement à Contact et dans les autres associations repose sur des motivations à l'origine de bien des vocations militantes

: « Moi, je peux te dire que j'ai eu des amis qui devaient pas être vraiment des amis [qui m'on dit] « quoi tu t'occupes du sida et tu m'a embrassé ! » (...) je lui ai fait (...) « Ben écoute, j'espère que tu seras pas contaminé ». C'était méchant par ce que je l'étais pas. Mais là enfin, pff, les gens y savent pas, c'est l'ignorance, on sait pas et a peur de tout. Je dis aux gens » quand vous savez pas, vous vous renseignez ». Quelqu'un m'a dit : « Quand tu vas au Foyer [pour sans abris] au moins l'alcoolisme, ça se passe pas comme le sida ». Je lui fais : « Oh, c'est quoi cette réflexion ? » C'est l'ignorance, c'est l'ignorance. L'alcoolisme, ça se passe pas comme ça, le sida non plus.

Oui, non mais y a des gens que ça dérange. Je sais que dans les associations où je vais, une fois j'ai dit que j'allais dans une association où l'on accueillait les jeunes qui avaient des problèmes avec leurs familles par ce qu'ils étaient homosexuels. « Oh, tu t'occupes de ces gens là ? ». (...) j'ai dit là aussi ça dérange. Et tout de suite : « Tes enfants, ils sont homos, t'en a un ? » J'ai dit : « Non, pourquoi, je suis obligée ? » « Ben, pourquoi tu t'intéresses à eux ? » Je lui fait : « C'est des gens comme les autres ». » Et plus loin, C. ajoute : « On est homo ou hétéro, on est des êtres humains et puis voilà ».

Elle préfère se définir comme « une bénévole engagée » mais pas à tout prix « J'ai peut être l'air moins engagée alors que moi dans ma tête, je me sens engagée. Heu, voilà, je me sens pas prête à tout casser pour quelque chose ».

Le portrait de la bénévole d'après C. n'est peut être pas si éloigné de cela de celui de T., qui lui revendique haut et fort sa qualité de militant et pour lequel entre militant et bénévole, il n'y a presque pas de différence.

T. est vice-président de l'association et place d'emblée son bénévolat dans l'orbite de la vie citoyenne et de la vie politique. Interrogé sur les motivations qui l'ont poussé à s'engager dans le bénévolat, il répond : « J'avais envie de m'investir dans la vie de la société en général,

donc, j'avais différents choix pour m'inscrire, y avait l'action politique, l'action associative et j'avoue que l'action associative m'a plus intéressée au départ, par ce que c'est quelque chose que je connais un peu plus, de par mon histoire familiale. J'ai toujours eu des parents, des grands parents qui étaient investis dans la vie associative, donc je me suis dit pourquoi pas aller militer dans une association ».

A une question sur son rapport au militantisme, il situe franchement l'action de Contact sur un plan politique, comme instrument de revendication de l'égalité des droits : « On prône quand même à Contact il me semble l'égalité des droits, donc quelque part, on essaye d'influer sur la société pour qu'elle change, donc à partir du moment où on devient entre guillemets « groupe de pression », on fait du militantisme, puisqu'on veut faire admettre nos revendications à tout le monde. Donc oui, c'est un travail de militant à tous les points de vue, pour justement promouvoir, permettre l'égalité des droits. Et puis tout simplement quand on fait des actions de préventions sida, c'est du militantisme, par ce que quelque part, on pallie l'absence de réaction des pouvoirs publics ».

Pour T, le bénévole à Contact est forcément un militant, sur le modèle du militant politique, alors que pour C., dont l'action n'est pas moins valable, elle refuse le terme de militant et toute l'aura politique qu'il implique. Mais tous les deux sont d'accord pour dire qu'un homosexuel n'est pas différent d'un autre être humain. Comme T. l'exprime : « Ce n'est pas parce que l'on est homosexuel que l'on ne peut pas fraterniser avec quelqu'un qui est hétérosexuel, bisexuel ou plein d'autres choses par ailleurs ».

Pour J., il envisage aussi le bénévolat comme une activité militante mais avec un côté « social », il emploie même l'expression « militant social ». A la question s'il définit son activité de bénévole comme militante, il répond : « Ben, on peut dire que oui, après pas le militant sur le terrain avec des pancartes et à faire des manifestations, mais c'est du militantisme quand même par rapport à notre sujet. Par ce que l'on fait quand même des dossiers ou des actions qui essaient de bousculer des portes qui nous sont fermées pour l'instant et on essaye d'ouvrir ces portes petit à petit. Donc c'est du militantisme pour moi. » En comparant son activité professionnelle à son activité bénévole, il déclare : « C'est vrai que dans mon travail, en plus de mon travail aux Pompes funèbres [où il est comptable], j'aide les gens d'une certaine façon déjà, c'est une reconfort de me dire, par là par mon travail, j'ai pu les aider, et dans l'association aussi, on aide les gens, d'une autre façon par ce que c'est un autre sujet, un autre contexte. Mais quelque part, c'est un peu les mêmes gratifications, par ce qu'aider les gens, je le fais aussi bien dans mon travail, puisque je suis dans le social, par rapport à la mort. (...) [Le social] c'est mon truc, c'est clair. Donc, en fait pour moi, c'est plutôt pareil, par ce que je travaille déjà dans le social » Et plus loin, il dit en faisant la comparaison entre un bénévolat de type loisirs et celui de Contact : « Pour moi, il y a plus d'intérêt à s'engager dans du social militant ».

Ainsi, à travers les interventions de C., T., et J. on a au moins trois visages du bénévole qui se dessinent mais avec toutes les mêmes convictions militantes de base, même si C. n'emploie pas le terme. L'action de ces trois bénévoles, même si elle ne répond pas à des motivations strictement analogues, avec par exemple l'opposition entre des vues plus politiques et d'autres plus « sociales », repose sur des actions de terrain et un engagement au quotidien que nul ne cherche à nier. Mais la référence au militant politique, permanent et héroïque tend à se diluer. Si les bénévoles de Contact s'engagent, c'est souvent pour une cause particulière, l'homosexualité, c'est en tout cas le cas pour la nouvelle génération, celle de T. et de J. (qui ont une vingtaine et une trentaine d'années, alors que cela pourrait se discuter pour les Trois bénévoles interrogés qui ont tous plus de 50 ou 60 ans. Et surtout être bénévole ou militant professionnel ne suffit plus, il faut apporter des compétences. C'est bien ce que remarque

G. : » Qui dit bénévole aujourd'hui dit compétences dans un domaine dont est responsable, donc cela veut dire formations... (...) Autrefois, y avait pas trop besoin de formations, la bonne volonté suffisait et plus on avance dans l'accompagnement, plus on est formé, mieux vaut ça pour ne pas faire n'importe quoi, n'importe comment. ». Et C. aussi insiste sur la nécessité d'une formation, pour accomplir son travail de bénévole de façon « professionnelle ». A la question si en tant que bénévole, on peut devenir professionnelle de l'écoute, elle répond « Suivant la formation qu'on a eu. Si la formation est légère (...), c'est pas une bonne écoute. Maintenant, c'est sûr que quelqu'un qui a fait plusieurs formations, qui a fait un peu de psychologie, je suis sûre qu'il sera un meilleur écoutant que celui qui a fait une formation de 6h ou 8h pour toute une vie ».

Le terme de militance sociale paraît donc bien approprié pour parler du bénévolat à l'association Contact-Lyon, si l'on compte qu'il y a un entrecroisement des traits du caritatif et de la militance. L'appel à la similitude est bien présent dans les entretiens déjà cités et on voit bien, avec l'exemple de J. comment l'échange vertical par le don, avec le passage de la position de donataire à celle de donateur, est inscrit à Contact. : » Je suis bénévole à Contact depuis fin 2001. Les raisons pour lesquelles je suis bénévole, c'est dans un premier temps un service rendu à l'association, par ce qu'elle m'a aidée au début, besoin d'aide, d'être écouté, d'être accueilli. Ca c'est fait en début d'année et quand ça a été mieux pour moi après, j'ai trouvé logique de pouvoir aider à mon tour comme je pouvais. (...) . On va dire que c'est plus un rendu quoi, par ce que l'on m'a aidé, donc j'ai aidé les autres mais aussi par ce que la cause de l'association me plaisait et que j'avais envie de défendre cette cause ».

Néanmoins, par-dessus toutes ces motivations, n' y-en-t-il pas une principale qui transparait à travers toutes ces interventions et ces profils divers, à savoir la quête de reconnaissance ?

III. « LA LUTTE POUR LA RECONNAISSANCE », ENTRE RESPECT DE SOI ET ESTIME DE SOI, LE BENEVOLAT COMME RECONNAISSANCE DE SON UTILITE SOCIALE

Pour Axel Honneth, « les conflits sociaux sont des luttes pour la reconnaissance »⁴⁵. Comme le dit le philosophe: « nous pouvons distinguer trois sphères de reconnaissances qui jouent un rôle important pour comprendre nos pratiques et notre vie sociale. Le principe de l'amour, dans la sphère intime, celui de l'égalité dans la sphère du droit et celui de l'accomplissement individuel, de la reconnaissance de notre contribution au sein de la sphère de la production. Ces trois principes forment la grammaire de notre vie sociale.

Il y a vraiment déni de reconnaissance quand au moins un de ces trois principes est violé »⁴⁶. : »Axel Honneth met en rapport trois formes de reconnaissance avec trois formes de rapport positif à soi, eux-mêmes distribués dans trois sphères sociales distinctes. La reconnaissance y passe par l'amour et l'amitié, lesquels rendent possible la « confiance en soi », c'est-à-dire la conscience de la qualité de notre propre existence d'êtres de désirs et de besoins. La deuxième sphère porte sur les relations juridiques. La reconnaissance dépend alors des droits qui nous sont attribués et permettent le « respect de soi », à savoir la certitude de la valeur de notre liberté. La dernière sphère concerne la contribution de nos activités individuelles au bien de la société. La reconnaissance y a pour conséquence « l'estime de soi », entendue la conviction de la fonction sociale de notre activité. Ces sphères institutionnelles définissent également des formes particulières de déni de reconnaissance dont A. Honneth s'emploie à montrer qu'elles sont au cœur de l'expérience de l'injustice. »⁴⁷

Le bénévolat à Contact-Lyon, par la lutte contre les discriminations et pour une reconnaissance de la personne homosexuelle comme un être humain et un citoyen à part entière participe de la lutte pour l'égalité et donc contribue au respect de soi. Le bénévolat en lui-même à Contact-Lyon ou ailleurs participe à reconnaissance de la fonction sociale du bénévole et donc à l'estime de soi. C'est que l'on va voir à présent dans l'analyse des entretiens accordés par les bénévoles.

⁴⁵ Entretien avec Axel Honneth, *Sciences Humaines*, n°172, juin 2006, p.

⁴⁶ Ibid., p.

⁴⁷ Emmanuel Renault : « La reconnaissance au cœur du social », *Sciences Humaines*, n°172, juin 2006, p.

a) UNE ASSOCIATION SOLIDAIRE SOUDEE PAR UNE COMMUNAUTE DE VALEURS

Comme l'écrit Axel Honneth, « pour parvenir à une relation ininterrompue avec eux-mêmes, les sujets humains n'ont pas seulement besoin de faire l'expérience d'un attachement d'ordre affectif et d'une reconnaissance juridique, ils doivent jouir aussi d'une estime sociale qui leur permet de se rapporter positivement à leurs qualités et capacités »⁴⁸ : » Or l'individualisation de cette forme de reconnaissance, selon le processus décrit, entraîne aussi la transformation de la relation pratique que les sujets instaurent avec eux –mêmes. L'individu ne doit plus rapporter au groupe tout entier le respect que lui valent ses prestations, il peut les attribuer positivement à sa propre personne. (...) Nous pouvons désigner ce type de relation à soi, ce qu'on appelle couramment « le sentiment de sa propre valeur », par l'expression « estime de soi » (...). Dans la mesure où chaque membre d'une société est donc capable de s'estimer lui-même de cette manière, on peut parler d'une solidarité sociale post-traditionnelle.

La solidarité, dans les sociétés modernes, est donc conditionnée par les relations d'estime symétrique entre des sujets individualisés (et autonomes), s'estimer en ce sens, c'est s'envisager réciproquement à la lumière des valeurs qui donnent aux qualités et aux capacités de l'autre un rôle significatif dans la pratique commune. Des liens de ce type constituent des relations de « solidarité », par ce qu'ils ne constituent pas seulement une tolérance passive, mais un véritable sentiment de sympathie pour la particularité individuelle de l'autre personne : car c'est seulement dans la mesure où je veille activement à ce que ses qualités propres, en tant qu'elles ne sont pas les miennes, parviennent à se développer, que nos fins communes sont réalisées (...). Ce qui explique aussi que les relations sociales comme celles que nous avons envisagées ici sous le concept de solidarité ouvrent pour la première fois un horizon dans lequel la concurrence individuelle pour l'estime sociale peut se dérouler sans souffrance, c'est-à-dire sans soumettre les sujets à l'expérience du mépris »⁴⁹.

C'est ainsi que G. place son bénévolat sous le signe de la solidarité et de l'ouverture aux autres sur le quel il insiste beaucoup. G. est entré dans la vie associative très tôt, une vie d'emblée placée par sous le signe du militantisme et de l'action solidaire. G est issu d'une famille très catholique et a lui-même fait l'expérience de la prêtrise pendant quelques années, avant d'y mettre un terme, tourmenté par son homosexualité et rebuté par l'attitude de sa hiérarchie à laquelle il s'est ouvert de ses tourments. Il a une grande expérience de l'encadrement des groupes, que ce soit dans le sport, l'action syndicale ou son expérience de prêtre

: » Pour moi, le bénévolat fait partie de la vie, c'est d'agir pour les autres et avec les autres, ça nous fait grandir tous (...) Et là en arrivant à Lyon, à Contact, pareil, c'est dans le même esprit pour une société plus juste, plus humaine et plus fraternelle, dans le sens où chacun à sa part, sa place à prendre(...), sa part de responsabilités (...) Cela empêche d'être fermé sur soi (...) On a tous besoin de s'ouvrir à l'autre, s'ouvrir aux autres, d'accueillir l'autre (...) J'ai pas envie de rester chez moi, de m'isoler, de rester seul ...La vie associative fera toujours partie de ma vie, quelque soit l'association d'ailleurs (...)

⁴⁸ Axel Honneth, 2000, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, p.147.

⁴⁹ Axel Honneth, op.cit., p. 156-157.

Faire quelque chose pour les autres, naturellement. Et y a besoin, y a besoin, par ce que ça empêche de se renfermer sur soi même, ça empêche d'être égoïste, de ne penser qu'à soi, ses petits besoins etc...(…) Une vie associative c'est nécessaire dans notre société, c'est un plus pour vivre ensemble nos différences et l'ouverture aux autres, c'est une manière d'être solidaire d'une cause, d'une société, pour rendre la vie plus agréable dans le monde (...) ».

Pour G., le militantisme et le bénévolat sont une part indispensable de son identité, il se sent plus vivant et moins seul, lorsqu'il participe à une action collective soudée autour de valeurs communes, le bénévolat lui permet un lien indispensable avec les autres, et se sentant reconnu pour ses capacités et qualités (que ce soit dans le sport ou dans la JOC, on lui a toujours reconnu des qualités d'encadrement et confié les postes correspondants), il se sent à la fois reconnu pour son utilité sociale et pour sa valeur personnelle. Le bénévolat à Contact est une façon de retrouver son honneur et sa dignité bafouée par sa hiérarchie quand il est était prêtre et de mieux supporter sans doute le mépris dont témoigne sa famille, en tout cas son père, vis-à-vis des homosexuels.

b) LE BENEVOLAT PORTEUR D'UN NOUVEAU PROJET DE SOCIETE ?

Ainsi le bénévolat peut être un moyen de restaurer son estime sociale et son estime de soi, par la reconnaissance de l'utilité sociale de son action. Il peut aussi être porteur d'un nouveau projet de société, dans une perspective anti-utilitariste, en opposant comme le dit Jacques Godbout⁵⁰ « l'homo donator à l'homo oeconomicus ». L'homo oeconomicus « figure emblématique de la science économique et spécialement de la théorie néoclassique, cette représentation mathématisée d'un agent économique est née à la fin du XIXème siècle. L'homo oeconomicus est un être désincarné, parfaitement rationnel, dont l'objectif est de maximiser sa satisfaction, s'il est un consommateur, ou son profit s'il est un producteur. Dans le cas du consommateur, ses préférences sont données et à chaque panier de biens qu'il souhaite consommer est associée une utilité, son programme consistant à maximiser cette utilité sous la contrainte de ses ressources disponibles. Ce processus d'optimisation fait de l'homo oeconomicus un quasi ordinateur qui ne connaît pas de limite cognitive. Ses actions sont « logiques » selon la dénomination de Vilfredo Pareto. L'économie néoclassique se bâtit sur cette problématique (...) »⁵¹.

C'est ce paradigme dominant que critique Godbout et auquel il oppose, comme l'équipe du M.A.U.S.S dont il fait partie, le paradigme du don. : » Il existe un paradigme dominant, le néolibéralisme. Dans les sciences humaines, il porte plusieurs noms : théorie des choix rationnels, rationalité instrumentale, individualisme méthodologique, utilitarisme, homo oeconomicus, théorie économique néoclassique....(...) Ces diverses appellations (...) visent à expliquer le système de production à partir des notions d'intérêt, de rationalité, d'utilité.

⁵⁰ Jacques Godbout, 2000, *Le don, la dette et l'identité, homo donator versus homo oeconomicus*, Paris, La découverte/ Mauss,

⁵¹ *Le dictionnaire des sciences humaines*, 2008, sous la direction de Jean – François Dortier, Auxerre, Editions Sciences humaines, article » homo oeconomicus », p.306-307

Encore modeste à l'époque de Mandeville et d'Adam Smith, « la raison utilitaire » a pris aujourd'hui une ampleur phénoménale, au point que l'individu moderne n'arrive plus à penser ce qui circule dans la société sans partir de ces notions et de ce modèle. (...) »⁵². Or, comme le dit Godbout, « le don ne relève pas du modèle marchand »⁵³ et nous avons comme le concept de don était fondamental quand on parle de bénévolat. Avec l'homo oeconomicus « on fait le postulat que seul l'intérêt est naturel, seul l'intérêt n'a pas besoin d'être appris, seul l'intérêt n'a pas besoin d'explication.(...).A côté de l'intérêt, de »l'appât du gain», l'analyse du don conduit à postuler « l'appât du don ». A côté de l'homo oeconomicus, l'homo donator. »⁵⁴.

Sans suivre forcément J. Godbout dans tous ces développements, il faut reconnaître que le bénévolat postule un autre type de relations que celles fondées sur le strict intérêt et l'utilité. Comme on vient de le voir ses relations reposent non seulement sur un ensemble de valeurs communes au premier rang des quels la solidarité tient une vraie place mais aussi sur le fait que c'est un engagement non motivé financièrement et par lequel on y vient de sa propre volonté, même si des motivations profondes existent, conscientes comme non conscientes, qui poussent à ce don qu'est le bénévolat.

Ces motivations conscientes que sont les motivations solidaires et fraternelles, dans un cadre non rétribué financièrement alors que parfois on donne beaucoup de son temps et de sa personne, sont fortement affirmées et revendiquées par les bénévoles.

G : » Le bénévolat, c'est du temps que l'on donne gratuitement aux autres (...) Le bénévolat, c'est faire quelque chose pour les autres de façon gratuite, bénévole et en étant libre ! » J : » Je le fais pas pour l'argent. Je le fais pour la bonne cause et pour aider les gens, donc c'est ça ma récompense : qu'on a été utile pour aider les gens. » T. » Pour une association, on milite(...) mais on ne le fait pas contre une contrepartie matérielle. On le fait pour une contre partie, pour ce qui est de Contact- Lyon, l'évolution de la société quelque part et le fait que les homosexuels et leurs familles puissent vivre mieux l'homosexualité de la personne elle-même ou du proche ».

En quelque sorte, on pourrait dire, que le bénévolat est une forme de lutte, par les valeurs qu'il promeut, contre la désaffiliation et l'éclatement des solidarités traditionnelles que constatent un certain nombre d'observateurs, comme notamment Christophe Dejours dans *Souffrance en France*⁵⁵. L'engagement bénévole ne serait-il pas alors un moyen de lutter contre la « banalité du mal » étudiée par Hannah Arendt⁵⁶, et dénoncée par Christophe Dejours ?

Une des sources de l'engagement de V., ancienne présidente de Contact- Lyon, se trouve en effet dans la découverte du film « Paragraphe 175, la déportation des homosexuels » (1999) et de la découverte du sort réservé aux homosexuels pendant la seconde guerre mondiale⁵⁷.

V : » depuis que j'ai le film « Paragraphe 175 », à chaque fois que je vois un cas d'homophobie, c'est aaah...(...). Donc, c'est horrible, et quand j'ai vu ce film, y avait le

⁵² Jacques Godbout, op. cit., p. 149.

⁵³ Ibid., p. 158

⁵⁴ Ibid., p.163.

⁵⁵ Christophe Dejours, 1998, *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil.

⁵⁶ Hannah Arendt, 1966, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard.

⁵⁷ Film de Rob Epstein et de Jeffrey Friedman (1999). Le paragraphe 175 fait référence à un article du code pénal allemand de 1871 : » Un acte sexuel contre nature entre des personnes de sexe masculin ou entre des humains et des animaux est punissable d'emprisonnement ; la perte des droits civiques peut être aussi imposée ».

témoin qui avait vécu ça jeune homme, avec les camps de concentration (...) tu te dis, mon Dieu, si ça revient. »

Ainsi, on voit que le bénévolat est traversé par des valeurs fortes, comme la solidarité et qu'il peut être un moyen de conquérir ou de renforcer une estime sociale et une estime de soi. Comme don, il peut être porteur d'un nouveau projet de société, et un moyen de lutte contre la désaffiliation et la désinsertion sociale et à ce titre participer du combat contre la « banalité du mal ».

Cependant, ce don qu'est le bénévolat s'insère comme on l'a vu dans tout un circuit du « donner, recevoir et rendre », dans tout un circuit du don et de la dette. C'est maintenant aux origines inconscientes de cette dette que nous allons nous intéresser.

C. LE BENEVOLAT COMME EXPRESSION D'UNE PROBLEMATIQUE NARCISSIQUE ?

Le bénévolat comme don ne trouve –t-il pas une des ses origines dans un sentiment de dette inconsciente, l'engagement bénévole étant alors conçu comme l'un de mes moyens de « rembourser » cette dette, comme l'expression consciente d'un désir de réparation inconscient ? C'est dans la théorie de Mélanie Klein sur les stades de développement de la personnalité du tout petit que l'on peut trouver une des explications de ce sentiment de réparation, le bébé développant des pulsions agressives envers la mère durant la position schizo paranoïde, auxquelles succèdent une culpabilité et un désir de réparation durant la phase suivante, la position dépressive. Ce désir de réparation reste ensuite présent, de manière cachée, pendant toute la vie, comme le dit Mélanie Klein : » D'après moi, cette façon de réparer est un élément fondamental dans l'amour et les relations humaines »⁵⁸. Ce désir de réparation ne se double –t-il pas d'une recherche d'étayage dans le cadre d'une angoisse de perte d'objet, et le bénévolat n'est-il pas alors un moyen de faire face à une angoisse de perte et de manque , caractéristique de la position dépressive ?

⁵⁸ Mélanie Klein, Joan Rivière, [1937], 2001, *L'amour et la haine, le besoin de réparation*, Paris, Payot et Rivages, p.100 ;

I. UN DON QUI VIENT ETEINDRE UNE DETTE : ORIGINE DU DESIR DE REPARATION

a) AGRESSIVITE, CULPABILITE, REPARATION, DE LA POSITION SCHIZO-PARANOÏDE A LA POSITION DEPRESSIVE

Il s'agit d'abord d'éclaircir ce qu'il faut entendre par position psychique.

« Le terme « position » a été introduit par Mélanie Klein, et désigne une constellation psychique cohérente regroupant les angoisses, les mécanismes de défense qui s'y rapportent et la relation d'objet qui en résulte. Ces organisations, essentiellement défensives, commencent à apparaître dans les tous premiers stades, et réapparaissent ultérieurement tout au long du développement, en se complexifiant, et s'organisent de manière pathologique dans certains contextes.

Les positions sont donc des manifestations d'attitudes fondamentales envers les objets et se réfèrent tant à des phases de développement qu'à des points de fixation ou à des organisations de contextes psychopathologiques.

Par ailleurs le modèle de positions permet de penser le développement non pas comme une succession linéaire d'étapes, mais comme une oscillation de la psyché, à l'intérieur de chaque étape ou de chaque phase, entre plusieurs organisations, plusieurs positions dont l'une sera prédominante. (...)

On peut décrire trois positions principales dans le développement du psychisme, du bébé, de l'enfant, et dans les organisations éventuellement psychopathologiques (...): la position autosensuelle, ou adhésive ou autistique ; la position paranoïde-schizoïde, ou symbiotique ; la position dépressive. Deux autres positions peuvent être décrites : la position maniaque et mélancolique »⁵⁹.

« La position paranoïde-schizoïde a été décrite par Mélanie Klein (...). On peut la nommer »position symbiotique car ses caractéristiques rejoignent celles définies par Margaret Malher (...) concernant la phase symbiotique du développement. (...).

La position paranoïde-schizoïde est caractérisée par les angoisses de persécution qui peuvent prendre diverses formes : séparation, dévoration, morcellement, mort et menaces diverses. Les principales défenses pour protéger le moi des angoisses persécutoires sont le clivage, l'idéalisation, le déni, la projection et l'identification projective »⁶⁰.

⁵⁹ René Roussillon et alii, 2007, *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Elsevier-Masson, p. 287.

⁶⁰ René Roussillon, op.cit., p ;293.

: » La position dépressive se caractérise par deux séries de sentiments qui sont la persécution par les mauvais objets (sentiments issus de la position paranoïde- schizoïde) et la nostalgie de l'objet aimé, ainsi que par les défenses liées à ces sentiments. Ces angoisses constituent la névrose infantile. L'enfant surmonte la position dépressive, autrement dit sort de la névrose infantile, grâce aux expériences avec les objets du monde extérieur. Les expériences créatrices fortifient les bons objets internes qui pourront soutenir l'enfant dans les situations de détresse ; elles augmentent la sécurité intérieure et la foi dans les capacités réparatrices. Le besoin de réparation résulte de l'accès à la position dépressive qui intègre les aspects bons et mauvais des objets internes et externes et engendre les sentiments d'ambivalence et de culpabilité. Dans la position dépressive, le moi témoigne d'une sollicitude envers ses objets. La position dépressive est donc liée à l'expérience de la perte, du manque. Elle est atteinte lorsque cette expérience provoque des sentiments de culpabilité, d'amour (ambivalent) pour l'objet et mobilise des désirs de réparation »⁶¹.

Cet enchaînement agressivité, culpabilité et réparation est fondamental pour comprendre ensuite la volonté de réparation que peuvent manifester les adultes dans leurs activités et notamment le bénévolat.

» Le premier objet d'amour et de haine du bébé, sa mère, est à la fois désiré et haï avec toute l'intensité et la force de ses besoins primitifs. Tout au début, il aime sa mère au moment où elle satisfait son besoin d'être nourri, lorsqu'elle soulage sa faim et qu'elle lui donne ce plaisir sensuel qu'il éprouve quand sa bouche est stimulée par la succion du sein. Cette satisfaction est un élément essentiel de la sexualité de l'enfant : il s'agit en fait de son expression initiale. Lorsque cependant que le bébé a faim et que ses désirs ne sont pas satisfaits (...), la situation change brusquement. Haine et agressivité s'éveillent. Le bébé est alors dominé par des tendances à détruire la personne même qui est l'objet de tous ses désirs et qui dans son esprit, est étroitement liée à tout ce qu'il éprouve, le bon comme le mauvais.(...)

La satisfaction des désirs du bébé par la mère est le moyen immédiat et essentiel de le soulager de ces états de faim, de haine, de tension et de peur. Le sentiment temporaire de sécurité obtenu par la satisfaction rehausse beaucoup la satisfaction elle-même. (...)

L'amour et la haine se livrent un combat dans l'esprit de l'enfant qui peut, dans un certaine mesure durer toute la vie et devenir une source de danger dans les relations humaines.

Les pulsions et les sentiments du bébé s'accompagnent d'une activité psychique qui m'apparaît comme l'activité psychique la plus primitive : il s'agit de l'élaboration de fantasmes, ou pour parler plus simplement de la faculté d'imaginer. (...)

Les fantasmes primitifs qui accompagnent les sentiments du bébé sont de nature variées (...)
Lorsque le bébé se sent frustré par le sein, il attaque ce sein dans ses fantasmes ; si le sein le satisfait, il éprouve de l'amour pour lui, des fantasmes de nature plaisantes. Dans ces fantasmes agressifs, il souhaite mordre et déchirer sa mère et ses seins et la détruire par d'autres moyens.

Ses fantasmes de destruction sont équivalents à des souhaits de mort ; une de leurs particularités, c'est que le bébé éprouve le sentiment que ce qu'il désire dans ses fantasmes est réellement arrivé : c'est-à-dire qu'il a le sentiment d'avoir réellement détruit l'objet des pulsions et de continuer à le détruire. Les conséquences de cet état de choses quand au développement de son esprit sont extrêmement importants. Des fantasmes omnipotents, d'une nature réparatrice, aident le bébé à combattre ses craintes et ceci à des conséquences également très importantes quand à son développement. Si dans les fantasmes d'agression, le bébé a fait du mal à sa mère en la mordant et en la déchirant, bientôt il pourra élaborer le fantasme qu'il remet les morceaux ensemble et qu'il la répare. (...) D'après moi, ces conflits

⁶¹ René Roussillon, op. cit., p. 306.

fondamentaux influencent profondément le cours de la vie affective des adultes ainsi que l'intensité de leurs sentiments »⁶².

II. LE BENEVOLAT, ENTRE REPARATION ET TOUTE PUISSANCE. DE LA POSITION DEPRESSIVE A LA POSITION MANIAQUE.

Le bénévolat ainsi, peut être révélateur d'un désir de réparation dans ce « don aux étrangers », cet engagement en faveur de personnes auxquelles on n'est pas lié par les liens du sang, étrangers au service desquels on œuvre, et pour lesquels on va disposer de temps et d'énergie, sans avoir de rétribution financière. Mais c'est que la vraie rétribution est ailleurs, et que ce don bénévole vient éteindre une dette cachée, ce sentiment de culpabilité envers l'objet maternel, issu de la position dépressive. Le désir de réparation qui s'exprime alors par cet engagement bénévole permet de satisfaire et d'apaiser ce sentiment de culpabilité, en restaurant le bon objet maternel. Mais on peut se poser la question de savoir si ce bénévolat ne permet pas aussi de pallier une angoisse de perte et de manque issue de la position dépressive, et donc si le bénévolat ne serait pas une recherche d'étayage, face à un objet interne éprouvé parfois défaillant. De plus si l'investissement bénévole devient trop important, où si le désir de réparation se fait trop puissant, dérivant sur une volonté de toute puissance, ne passe-t-on pas de la position dépressive à la position maniaque, « réparation immédiate et complète, évitant le deuil et la culpabilité par la manœuvre omnipotente qui consiste à faire comme si l'objet était revenu comme avant le dommage. La réparation maniaque annule le dommage mais ne le traite pas. La réparation non maniaque le reconnaît et le traite »⁶³. Ne bascule-t-on pas alors d'une angoisse dépressive « de nature objectale », caractéristique de la position dépressive : » elle concerne essentiellement l'objet et si elle blesse les objets internes, elle ne les détruit pas ; alors que l'angoisse dépressive, qui rejette le sujet dans les positions autistique et paranoïde-schizoïde, est de nature narcissique : elle concerne essentiellement le moi et attaque les objets internes jusqu'à les détruire »⁶⁴. Le bénévolat ne s'insère-t-il donc pas dans une problématique fondamentalement narcissique ?

⁶² Mélanie Klein, op. cit., p.86 à 91.

⁶³ René Roussillon, op. cit., p. 309.

⁶⁴ Ibid., p. 308.

On voit bien ce balancement d'une position dépressive à quelque chose qui s'apparente à une position maniaque (même s'il n'est pas question ici d'une maladie maniaco-dépressive) dans certains itinéraires et paroles de bénévoles.

Ainsi J ; qui dit avoir été assez « renfermé » sur lui avant d'arriver à Contact et de pouvoir nommer et assumer son homosexualité. Il me dira n'avoir commencé vraiment à vivre qu'à partir de 18 ans, à partir du moment où il a connu Contact et n'avoir plus honte et de cacher et de se cacher qu'il était homosexuel. C'est comme si Contact était érigé comme un socle sur lequel pouvait se bâtir une véritable identité, ressenti comme telle par J., un appui, sans lequel il aurait toujours eu le sentiment de vivre à côté de sa véritable nature, « renfermé » et dépressif. L'engagement à Contact est conçu comme un objet contra-dépressif, et sans lequel sa vie perd son sens, comme l'indique l'intensité de son engagement (« j'y ai consacré plusieurs dimanches, et plusieurs fois dans la semaine, on est resté pour bosser au dernier métro à minuit quinze »). Il est à noter qu'en 2009, cet engagement s'est encore renforcé, J. étant devenu président de l'association. On voit donc une sorte de basculement vers une position maniaque, au sens où l'intensité de l'engagement associatif est là pour contrebalancer un sentiment d'identité fragile, pour compenser une sorte de manque à être, qui peut s'apparenter à une angoisse de perte d'objet, l'association remplaçant alors un objet maternel ressenti comme défaillant.

Pour C. et V., l'engagement associatif a aussi une valeur anti-dépressive, même si cela s'insère dans un contexte différent.

Pour C., son bénévolat, commencé au temps de son mariage, puis abandonné un temps (elle donne comme raisons les enfants à élever, et un boulot prenant), prend vraiment une autre dimension, un an après son veuvage. Là, elle s'investit à un point tel que cela prend vraiment des allures de réparation maniaque face à un deuil difficile et le départ des enfants. Elle reconnaît elle-même ce côté excessif de son investissement : » On est aussi obligé de se limiter, hein, par ce qu'il y a eu un temps, y a trois ou quatre ans en arrière, où je faisais un plein temps, samedi et dimanche compris. Je venais sept jours sur sept toutes les après-midi et même cinq jours du matin au soir... J'ai trouvé que cela faisait beaucoup, trop, faut pas exagérer non plus ».

Le sentiment de solitude reste très prégnant pour elle, et le bénévolat est un des moyens de lutter contre ce sentiment, car quand je lui demande si elle est plus attiré par le bénévolat « solidaire », elle entend bénévolat « solitaire ».

Pour V., l'intensité de son engagement associatif tous azimuts (« Dans les paroisses, dans les jeunes, tu sais les centres aérés, organiser les recherches de moniteurs, faire des rencontres, des trucs ludiques ou avec conférences, avec l'Ecole des Parents. J'ai différents types de bénévoles, Handicap International (...), avec le comité des fêtes, c'était pour l'organisation de la fête de la ville, la paroisse, c'était pour aider le patronage (...) ».) montre bien l'ampleur du désir inconscient de réparation face sans doute à un objet interne endommagé. Son engagement à Contact montre clairement qu'elle s'attribue un rôle de sauveur : elle déclare que par suite de l'action, plusieurs jeunes gens ont été sauvés du suicide et elle intervient très activement auprès d'un jeune homme qu'elle dit être »un cas d'urgence « et un « cas difficile » (il s'automutilait, il se brûlait sous les ongles, il voulait pas être homo, ses parents le suppliaient d'accepter ce qu'il était, c'est lui qui voulait pas, il avait fait trois TS ».). Et la découverte du film « Paragraphe 175 « (cf supra) la conforte dans ce rôle de sauveur qu'elle s'attribue. C'est avec V. que ce mouvement de la position dépressive vers la position maniaque, caractérisé ici par un engagement hors limite avec une volonté de s'attribuer un rôle de sauveur, dans une sorte de volonté de toute puissance, caractéristique de la position maniaque.

Ce désir de réparation est sans doute toujours présent, même en arrière fond de tout engagement bénévole, car pour faire « un don aux étrangers » ainsi, il faut avoir une motivation puissante et souvent inconsciente.

D. LA DÉPRESSION ET SES TRAITEMENTS

Dans ce chapitre, on va étudier quels sont les mécanismes biologiques qui peuvent expliquer la dépression et quels sont les traitements, en particulier psychopharmacologiques, qui sont mis en place pour remédier à cette maladie.

« La dépression se définit d'abord par la dégradation de l'humeur et de l'élan vital, mais aussi par des symptômes biologiques et cognitifs (...). La dépression est le plus souvent à rechercher dans une anxiété généralisée résultant d'événements traumatisants, tel le décès d'un proche, un divorce... Si un stress léger stimule parfois les fonctions cognitives en améliorant la vigilance, les performances mnésiques et la prise de décision, un stress intense entraîne à l'inverse des perturbations cognitives, notamment un ralentissement psychomoteur et l'incapacité, liée à une absence de motivation, de prendre une décision ou de s'engager dans une action. Ces troubles cognitifs, fréquents chez les individus déprimés, révèlent les relations entre la dépression et le stress.

Ces relations ont permis aux neurobiologistes de mettre au point des modèles animaux de la dépression (...), afin de mieux comprendre les mécanismes biologiques de cette pathologie et d'en améliorer le traitement. En effet, malgré les multiples molécules antidépressives disponibles, plus d'un malade sur quatre n'en est pas soulagé. De plus ces traitements sont longs à agir, leurs effets ne sont perceptibles qu'au bout de trois à quatre semaines. Enfin, certains d'entre eux entraînent des effets secondaires, tel la prise de poids et la réduction de la libido, parfois mal supportés. Ces limites thérapeutiques ajoutées à la gravité de la maladie et à son coût socio-économique expliquent pourquoi la dépression reste un domaine de recherches actives, visant à la mise au point d'antidépresseurs efficaces.⁶⁵

Après un bref survol des mécanismes de la dépression, on étudiera particulièrement les différents antidépresseurs mis au point depuis l'apparition de ceux-ci, en 1952, des IMAO, aux antidépresseurs actuels, en passant par les tricycliques, avec une mention des nouvelles pistes, notamment autour des neuropéptides.

⁶⁵ Michel Hamon, « Biologie de la dépression », *Pour la science*, décembre 2002, p. 134

I. BIOLOGIE DE LA DÉPRESSION

« La dépression est souvent associée à des perturbations du système hormonal et notamment à une hyperactivité de l'axe de réaction au stress constitué de l'hypothalamus, de l'hypophyse et des glandes corticosurrénales ⁶⁶ ». Le mécanisme ordinaire de réaction au stress est le suivant et ce n'est que lorsqu'il est trop sollicité, par un stress continu, que l'organisme peut entrer en état de dépression.

« L'axe HHA relie l'hypothalamus, l'hypophyse et les glandes corticosurrénales. Il est au centre des réactions de l'organisme face au stress. Lors que les agressions de l'environnement sont perçues, les neurones du tronc cérébral libèrent des neuromédiateurs, notamment des monoamines, telles la dopamine et la sérotonine, dans le noyau paraventriculaire de l'hypothalamus. Sous leur action, celui-ci libère alors deux hormones, la corticolibérine et la vasopressine qui sont véhiculées par le sang jusqu'à l'antéhypophyse. Là, ils entraînent la fabrication d'une autre hormone, l'ACTH (hormone adrénocorticotrope). Cette dernière rejoint, via le sang, les glandes surrénales qui fabriquent alors un corticostéroïde, le cortisol chez l'être humain. Cette molécule est la cause des effets tissulaires face au stress : les adipocytes, par exemple, dégradent les lipides qu'ils contiennent pour fournir l'énergie nécessaire au combat. Le cortisol agit sur le noyau paraventriculaire de l'hypothalamus qui diminue alors sa production de corticolibérine et de vasopressine et ramène l'organisme à un état de repos. Lorsque ce rétrocontrôle est perturbé, l'organisme est dans un état de stress continu, ce qui peut déclencher une dépression ⁶⁷. »

Chez les individus déprimés, on constate que ce rétro contrôle inhibiteur est peu efficace avec des quantités de cortisol et d'ACTH anormalement élevées. Ce sont la diminution des récepteurs des glucocorticoïdes (GR), qui régulent le taux de cortisol et d'ACTH, et l'augmentation de la mort cellulaire en raison de la répression du gène BDNF (brain neurotrophic factor) sous l'effet du stress qui entraînerait la dépression. En effet, le BDNF, dans des conditions normales maintient en vie les neurones cérébraux et assurent leur viabilité. En son absence, les neurones de l'hippocampe sont atrophiés, voire menacés d'apoptose, ce qui conduirait à la dépression et à la répétition des épisodes dépressifs, avec de plus en plus d'épisodes et de moins en moins de réponse au traitement.

L'hypothèse qui soutend tout cela serait un déficit en monoamines, en particulier la noradrénaline (NA) et la sérotonine (5 hydroxytryptophane, 5HT), mais ils ne faudrait pas oublier la dopamine (DA).

Mais il ne faut pas négliger une nouvelle piste qui s'est ouverte récemment celle des neuropeptides, notamment au niveau de la corticolibérine et de la vasopressine. Un antagoniste aux récepteurs de la corticolibérine a été tenté avec succès sur l'homme et ouvre peut être la voie à une meilleure compréhension des mécanismes de la dépression et de ceux de l'axe du stress. Ce seront peut être les antidépresseurs de demain.

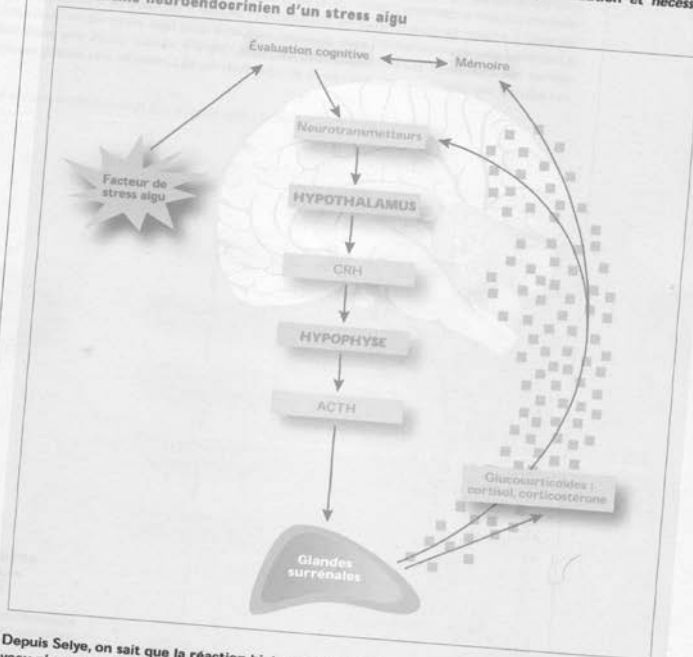
⁶⁶ Michel Hamon, op.cit., p. 134

⁶⁷ Michel Hamon, op. cit., p.134

MÉCANISMES PHYSIOLOGIQUES DU STRESS [42]

En 1936, Selye endocrinologue introduit pour la première fois, le terme de « stress » et la notion de syndrome général d'adaptation (SGA). Même si, depuis cette date, des découvertes ont permis d'affiner la connaissance du mécanisme. Même si, depuis cette date, des découvertes ont permis d'affiner la connaissance du mécanisme. Pour Selye, le SGA avec ces trois phases : alarme, adaptation et décompensation correspondait à une réponse non spécifique de l'organisme pour n'importe quelle perturbation et nécessité d'adaptation.

Mécanisme neuroendocrinien d'un stress aigu



Depuis Selye, on sait que la réaction biologique à un événement imprévisible, incertain ou nouveau n'est pas une réaction automatique mais au contraire adaptée à la situation. En effet, face à un événement stressant (par exemple être observateur d'un accident de la circulation), il se produit de façon automatique un appariement entre l'événement stressant actuel et un événement du passé ressemblant. Or, il a été stocké en mémoire, non seulement la nature de l'événement passé mais aussi la durée et la quantité de glucocorticoïdes sécrétée lors de cet événement. Ainsi, lors d'un événement qui potentiellement peut entraîner la fuite ou le combat, le système nerveux « s'économise » le temps de l'analyse de celui-ci, met immédiatement l'organisme en sur-régime anticipant sur les besoins en oxygène et glucose. Il se produit, en quelques secondes, une libération de catécholamines qui caractérise la phase d'alarme et dont le rôle est d'activer toutes les fonctions (cardiaque, respiratoire, etc.) pour favoriser l'oxygénation des muscles, du cœur et du cerveau. Quelques minutes après, la sécrétion de glucocorticoïdes entraîne la libération dans la circulation sanguine de la quantité de glucose nécessaire à l'activité de ces mêmes organes cibles (phase d'adaptation). A chaque événement la quantité et la

II. LES ANTIDEPRESSEURS

Il y a trois grandes classes d'antidépresseurs disponibles actuellement : les IMAO ou inhibiteurs de la monoamine oxydase, les antidépresseurs tricycliques et les ISRS (inhibiteurs sélectifs de recapture de la sérotonine) et IRN (inhibiteurs sélectifs de recapture de la noradrénaline). Les ISRS et les IRN sont le nouveau standard actuel, en attendant que les nouvelles pistes notamment sur les neuropeptides donnent des résultats concrets et reçoivent leur AMM (autorisation de mise sur le marché) pour la dépression.

Ces trois types d'antidépresseurs obéissent à trois mécanismes d'action différents. Les IMAO bloquent l'enzyme monoamine oxydase qui détruit la NA (noradrénaline), les tricycliques bloquent la pompe de recapture de la sérotonine et de la noradrénaline, mais ont nombre d'effets secondaires autres et indésirables sur d'autres neurotransmetteurs. Les ISRS et IRN visent spécialement le neurotransmetteur concerné et ont beaucoup d'effets secondaires que les tricycliques qui tendent à devenir obsolètes. Il y a enfin les IRSN (inhibiteurs de la sérotonine et de la noradrénaline) et les SARI (antagonistes sérotoninergiques 2A/ inhibiteurs de la recapture de la sérotonine) qui ont aussi un mécanisme d'action ciblée.

a) LES INHIBITEURS DE LA MONOAMINE OXYDASE (IMAO)

Dans un neurone à l'état normal, celui-ci libère de la noradrénaline et le fonctionnement de celle-ci est régulé par l'enzyme monoamine oxydase (MAO) qui détruit la noradrénaline. Or dans la dépression, une des hypothèses en vigueur actuellement est que l'une des origines de la dépression vient d'un déficit en neurotransmetteur, en particulier des monoamines (noradrénaline, dopamine et sérotonine). D'où l'action recherchée sur la MAO, en bloquant ce mécanisme, on provoque l'augmentation des neurotransmetteurs puisque la NA ne sera plus dégradée. C'est donc le retour à l'état normal.

Les premiers IMAO inhibent de façon irréversible cette enzyme et pour cette raison, ils sont à manier avec précaution. En effet les amines fournies par l'alimentation chez une personne prenant un IMAO irréversible peuvent induire des poussées tensionnelles dangereuses. « Normalement, les amines alimentaires sont métabolisées par la MAO avant de pouvoir augmenter la tension artérielle, ce qui écarte tout danger. Toutefois, lorsque la MAO est inhibée, il existe un risque d'élévation brutale et importante de la tension artérielle avec risque d'hémorragie intracérébrale et de mort après ingestion de certains aliments ou boissons contenant de la tyramine [comme le fromage]. On peut contrôler ce risque par un régime qui supprime tous les aliments dangereux et en évitant certaines associations médicamenteuses (...). Le risque de crise hypertensive, la contrainte du régime et la vigilance vis à vis des associations

médicamenteuses sont donc le prix à payer pour bénéficier de l'effet thérapeutique des inhibiteurs de la MAO⁶⁸ ».

Il existe maintenant des inhibiteurs sélectifs de la MAO A ou de la MAO B et surtout des inhibiteurs réversibles de la MAO A (ou *reversible inhibitors of MAO A*, RIMA). Ces derniers n'induisent pas de poussées hypertensives après ingestion d'aliments riches en tyramine et sont donc beaucoup plus sûres.

b) LES ANTIDEPRESSEURS TRICYCLIQUES

Comme les IMAO, les antidépresseurs tricycliques sont devenus un traitement de seconde intention en France pour la dépression, en raison de leurs effets secondaires indésirables trop nombreux par rapport aux ISRS.

On les appelle tricycliques, en raison de leur structure de chimie organique à trois noyaux. D'abord essayés comme médicaments contre la schizophrénie, on s'aperçut que s'ils étaient inefficaces contre cette dernière, ils avaient en revanche des propriétés antidépressives réelles. En effet, les tricycliques ont cinq actions, deux thérapeutiques et trois porteuses d'effets indésirables.

Leurs effets thérapeutiques portent sur le blocage de la pompe de recapture de la sérotonine et de la noradrénaline, ce qui comble le déficit supposé en neurotransmetteurs dans la dépression. Et leurs effets indésirables portent sur le blocage des récepteurs noradrénergiques alpha 1 (induisant hypotension orthostatique et vertige), blocage des récepteurs de l'histamine H1 (entraînant sédation et prise de poids), et blocage des récepteurs cholinergiques muscariniques (provoquant sécheresse buccale, vision floue, rétention urinaire, constipation et trouble de la mémoire).

c) ISRS, IRN, IRND

Le nouveau standard en matière de lutte contre la dépression passe par les inhibiteurs sélectifs de recapture de la sérotonine (ISRS, les inhibiteurs sélectifs de recapture de la noradrénaline (IRN), les bloqueurs de la recapture de la noradrénaline et de la dopamine (IRND) sans oublier les anti dépresseurs nouveaux que sont les inhibiteurs de recapture de la sérotonine et de la noradrénaline (IRSN) et les SARI (antagonistes sérotoninergiques 2A/inhibiteurs de recapture de la sérotonine). De nouvelles pistes sont encore en cours de recherche, sur les modulateurs monoaminergiques ou sur de nouvelles pistes d'expérimentation sur d'autres systèmes de neurotransmetteurs, comme les récepteurs sigma, les peptides ou autres.

⁶⁸ Stephen M. Stahl, 2002, *Psychopharmacologie essentielle*, Flammarion, Paris, p. 214-215.

Ce que ces nouveaux antidépresseurs ont en commun, c'est d'être beaucoup moins porteurs d'effets indésirables que les IMAO ou les tricycliques et donc beaucoup plus sûrs à utiliser. Ils ont en effet comme l'indique leur nom et un mécanisme d'action beaucoup plus sélectifs et sont donc beaucoup mieux tolérés.

1) Les inhibiteurs sélectifs de recapture de la sérotonine (ISRS)

Ces ISRS, essentiellement représentés par cinq membres dont les noms de la molécule et ceux des dénominations commerciales françaises sont les suivants : fluoxétine : Prozac ; Sertraline : Zoloft ; Paroxétine : Déroxat ; Fluvoxamine : Floxyfral ; Citalopram : Séropram. Ils partagent un certain nombre de caractéristiques communes, c'est-à-dire qu'ils inhibent sélectivement et puissamment la recapture de la sérotonine. Les effets secondaires, beaucoup moindres que ceux des antidépresseurs classiques, se produisent dès le départ et s'estompent avec le temps.

2) inhibiteurs sélectifs de recapture de la noradrénaline (IRN)

La réboxétine est pour l'instant la seule molécule disponible en tant qu'IRN. Ces produits ont été développés par ce que tous les patients ne répondent pas aux ISRS, et que certains ne répondent qu'imparfaitement aux ISRS et n'obtiennent pas rémission complète. : » Ils souffrent d'un syndrome de déficit noradrénergique durable, ce qu'on appelle parfois « réponse apathique aux ISRS ». La réboxétine possède une efficacité sur la dépression au moins comparable à celle des antidépresseurs tricycliques et des ISRS. D'autres molécules sont en cours de recherche.

3) Bloqueurs de la recapture de la noradrénaline et de la dopamine (IRND)

Le bupropion est en est le prototype mais ses mécanismes d'actions restent flous. » Il agirait « vaguement » comme un modulateur adrénergique (...). Le bupropion LP [à libération prolongée], est généralement activateur voire même stimulant. Il est intéressant de noter qu'il ne semble pas induire d'effets secondaires sexuels gênants, contrairement à ce qu'on observe avec les ISRS, probablement par ce que le bupropion n'a pas de mécanisme sérotoninergique significatif. IL peut de ce fait être un antidépresseur utile pour les patients qui ne tolèrent pas les effets serotoninergiques des ISRS, comme pour ceux dont la dépression ne répond pas à l'augmentation de la sérotonine par ces derniers. Le bupropion LP diminue également les fringales associées à l'arrêt du tabac.

D'autres produits prodopaminergiques sont disponibles en tant qu'antidépresseurs dans certains pays (...) [mais] il faut comprendre qu'une des préoccupations majeures des laboratoires pharmaceutiques par rapport à des essais sur d'éventuelles propriétés antidépressives des inhibiteurs de recapture de la dopamine est la possibilité qu'ils aggravent ou entraînent un usage abusif, comme on peut le voir pour les substances stimulantes⁶⁹. »

⁶⁹ Stephen M. Stahl, *op. cit.*, p. 241-242.